

Ce texte a été publié avec l'aide de la Direction générale du Livre, des Archives et des Bibliothèques du ministère de la Culture espagnol et de la Maison Antoine-Vitez Centre international de la Traduction théâtrale à Montpellier, à l'occasion de *¡mira!*.

¡mira!, manifestation autour de la création ibérique contemporaine, imaginée par le TNT-Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées, le TNBA-Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, le Théâtre Garonne et le CDC-Centre de développement chorégraphique de Toulouse et l'ONDA-Office national de diffusion artistique, bénéficie d'une subvention européenne au titre du programme Interreg III B - espace SUDOE.

Titre original
Tejas Verdes

© 2006, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-159-8

FERMÍN CABAL

Tejas Verdes

*Traduit de l'espagnol
par
FRANÇOISE THANAS*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

PERSONNAGES

La disparue puis l'âme en peine, dite Bergeronnette.

La camarade.

La doctoresse.

La fossoyeuse.

La délatrice.

L'avocate espagnole.

À Tejas Verdes, situé à une centaine de kilomètres de Santiago, se trouve un établissement, propriété de l'armée chilienne, où les militaires blessés venaient en convalescence. À partir du coup d'État du général Pinochet, ce lieu s'est transformé en centre de détention et de torture.

LA DISPARUE

Ce sont les cloches de San Esteban.

Dès mon plus jeune âge, je les ai entendues. Jour après jour, sans que je le sache, elles résonnaient dans mes oreilles. Je les entendais, mais je ne les écoutais pas. On peut entendre, entendre et entendre... et ne pas écouter. Et cela, c'est plus courant qu'on ne l'imagine.

Les cris des condamnés, les lamentations des victimes, les plaintes des opprimés on les entend continuellement, ils sont partout. Mais on ne les écoute pas.

On ne peut pas les écouter. Si on les écoutait, la vie serait intolérable.

Pendant des siècles, au cours de sa vie, une femme pouvait mettre au monde dix enfants et en voir mourir huit... neuf... Et si trois d'entre eux vivaient, elle s'estimait heureuse. On la montrait du doigt : de bonne race, sang épais, fort. Ces femmes-là étaient nos mères. Elles pouvaient choisir entre pleurer les morts, ou se réjouir avec les vivants. Et elles ont appris à se nourrir de joie.

Sans cela, l'humanité n'aurait pas pu survivre. Nous avons appris à oublier. Une nécessité. Souvenez-vous-en.

Peut-être est-ce pour cette raison que, maintenant, vous n'écoutez pas non plus ma voix. Peut-être ne pouvez-vous pas l'écouter, comme moi je n'écoutais pas les cloches de San Esteban appelant Dieu. Comme Dieu ne pouvait pas, Lui non plus, écouter les cloches.

Mais je sais que vous m'entendez, et il faut que je vous parle et que je vous raconte. Ma sœur rêve de moi. Ma mère prie tous les jours. Elle s'agenouille sur les bancs de San Esteban, et elle prie, elle prie, elle prie... Et ses mots, comme une épaisse fumée, se mêlent au son des cloches et s'élèvent dans le ciel du dimanche, du mardi, du jeudi... Et ils demandent à Dieu si je suis encore vivante. Et Dieu, Il sourit. Il sait où je suis. Il sait ce qui m'est arrivé. Il ne peut répondre à ma mère, et s'Il le faisait, elle non plus ne L'entendrait pas.

Combien de fois ai-je pensé, ai-je pleuré, ai-je crié : « Maman, je suis là, tout près, je suis à Tejas Verdes. Maman, aide-moi, je suis à Tejas Verdes. À Tejas Verdes ! »

Ma sœur rêve de nos rires dans le jardin. Elle rêve de notre vieille 2 CV, elle rêve de la photo de ma remise de diplôme. Ma mère me disait : « Tu égaies ma vie, Bergeronnette », et elle passait la main sur mon dos, doucement, comme pour s'assurer que j'étais bien là. Puis elle allait arroser ses plantes. Avec cela, j'étais comblée.

« Bordel de merde, putain, c'est qui ton contact ? File-lui une dérouillée ! Où il se cache ce salaud ? Parle, connasse, les autres se sont déjà chié dessus et ils ont tout balancé. Joue pas à la martyre, notre patience a des limites ! »

Ils m'ont mis une cagoule et je ne pouvais presque pas respirer à cause de la chaleur. Ils m'ont jetée à terre, ils ont arraché mes vêtements, les boutons de mon chemisier ont sauté, moi je serrais ma jupe entre mes cuisses, et eux ils me frappaient avec quelque chose de très dur pour que je lâche prise. Après, ils m'ont lié les pieds, m'ont traînée, nue, et ils m'ont suspendue à un gibet, les jambes ouvertes. J'ai senti des doigts qui pénétraient en moi. « Cherche dans la chatte de cette connasse, ces putes y cachent des trucs, cherche, cherche... »

Et ils riaient, ils riaient...

J'ai senti un liquide chaud qui coulait sur ma poitrine, sur mon visage.

Et ils riaient, ils riaient...

Après, ils se sont mis à me frapper avec un nerf de bœuf, sur le dos, sur les bras, sur les chevilles, et puis à l'intérieur des cuisses, et puis sur le ventre.

Et ils riaient, ils riaient...

Et après, ils m'ont mis un câble électrique dans le vagin, dans l'anus, dans la bouche... Et ils ont envoyé des décharges.

(Un long silence.)

Je ne sais pas combien de temps ça a duré, ni où ils m'ont emmenée. Ils m'ont jetée dans une pièce froide où il y avait d'autres personnes. J'avais toujours les yeux bandés, et ils m'avaient attaché les mains dans le dos. Tout mon corps était couvert de brûlures, mon corps tout entier me faisait mal, tellement mal que je ne le sentais plus. J'ai rapproché mes genoux et j'ai senti un autre corps. Je me suis blottie contre lui, cela me faisait plaisir de sentir sa respiration, de sentir la chaleur qui s'en dégageait. L'autre corps aussi me chercha. Il colla ses pieds aux miens. Ses mains me touchèrent. On a dû rester là, endormis, ou peut-être sans connaissance.

Les cloches m'ont réveillée, comme si se levait un autre jour, n'importe quel jour, calme, paresseux. Alors j'ai réalisé, j'ai reconnu ces cloches. « Maman, ma sœur, je suis à côté de la maison, ce sont les cloches de San Esteban ! »

Quelle chance.

« Cinquante-quatre... Allons-y, debout. » J'obéis, mais mes jambes ont fléchi. Je suis tombée à plat ventre, et je me suis cogné le front contre les carreaux du sol. Alors, ils m'ont donné des coups de pied, j'ai senti leurs bottes sur mes côtes, sur mes cuisses, sur mes fesses... Ils m'ont relevée, m'ont attrapée par les épaules et emportée pour m'interroger à nouveau.

« Tu veux entendre les cris de ta mère ? Si tu parles pas, on va chercher ta vieille et on la tue devant toi ! »

« Mon Dieu, mon Dieu, aide-moi ! » « Ta gueule, putain de marxiste, Dieu t'aidera pas parce que tu crois pas en Lui... Nous, si, on croit en Lui ! Fourrelui le pistolet dans la bouche, il faut la tuer cette salope... Non, il vaut mieux lui mettre autre chose, tu es bonne tu sais, mais un peu maigre, il faudrait que tu grossisses un peu. »

Et ils riaient, ils riaient...

Je suis restée là plusieurs jours. « C'était qui ton contact ? Vous les faisiez où vos réunions ? Le point de liaison, c'était où ? File-nous le nom des membres de la Commission politique ? Où se cache le secrétaire général ? Où est-ce que vous imprimez vos tracts ? Comment vous arrive le fric ? Où sont les armes ? Ton compagnon s'est mis à table, salope, maintenant c'est ton tour. Balance-lui un peu plus de courant dans la chatte, histoire de voir si elle a retenu la leçon ! »

Ils m'ont ligotée sur une couchette métallique. Ils m'ont pendue par les mains et par les pieds à un gibet. Ils ont fait passer le courant. Je pourrissais de partout. J'avais du pus dans les yeux et dans le nez... ma bouche était comme engourdie. Je ne sentais rien, ni dans le vagin ni dans les membres. Mon corps était couvert de brûlures de cigarettes. « Parle, connasse, tu vois bien que les autres ont tout balancé... Parle, notre patience a des limites. »

Ma sœur rêve de moi. Ma mère prie tous les jours. « Maman, je suis à Tejas Verdes, aide la personne qui t'apporte ce message... »

« Où sont les armes, sale pute ? »

Ma sœur rêve de nos rires dans le jardin. Elle rêve de notre vieille 2 CV, elle rêve de la photo de ma remise de diplôme. Ma mère me disait : « Tu égaies ma vie, Bergeronnette. » Et elle me donnait quelques tapes dans le dos, en souriant. Puis elle allait arroser ses plantes.

Tout va s'arranger, tout va s'arranger. La doctoresse qui a examiné ma jambe dit que tout va s'arranger. Que ma jambe s'est infectée, mais qu'il n'y a pas de gangrène. Qu'ils vont me relâcher et qu'on pourra me la soigner. Ils savent que je ne sais rien. Tout va s'arranger.

LA CAMARADE

On l'appelait Bergeronnette parce qu'elle marchait comme cet oiseau. Vous savez, en sautillant, en se déplaçant en toute hâte. Et quelle hâte elle pouvait bien avoir à Tejas Verdes !

Ils la faisaient sortir de cellule tous les jours, et elle revenait muette, sa peau transparente de Bergeronnette hérissée de terreur, de douleur, elle se laissait tomber sur sa paillasse et, tandis que je la prenais dans mes bras, elle me racontait de sa voix très douce ce qu'ils lui avaient dit et ce qu'ils lui avaient fait. Après la torture, un vieux militaire restait avec elle et lui faisait des massages aux jambes. Seulement des massages. Rien d'autre. Il lui disait : « Parle, ma petite, les autres ont tout balancé, joue pas à la martyre... Parle, petite sottise, notre patience a des limites. »

Et tous les jours cet homme lui donnait quelque chose : du pain, une noix, une orange, une pêche...

Et nous partagions ce fruit avec une gamine qui dormait près de nous, et qui pleurait tout le temps. Comme ça, au moins, pendant qu'elle mangeait elle ne pleurait pas.

Bien sûr qu'ils l'ont fait sortir, mais on n'a jamais rien retrouvé d'elle. Pas une trace, pas un souffle, pas un cheveu, pas une fleur pour signaler son passage, pas une miette de pain pour indiquer son chemin, pas un cri, pas un soupir.

Je l'avais connue à Chillán, durant l'été 1970, on avait été toutes les deux volontaires pour participer aux travaux de développement de cette région. Au début, elle ne m'avait pas plu, j'avais tout de suite vu qu'elle appartenait à une famille riche. Peut-être pas très riche, mais il était certain qu'elle n'avait manqué de rien, et quand elle entrait dans les maisons et qu'elle se trouvait face à la misère, elle ouvrait grand les yeux et restait à regarder, muette.

Un jour, je l'ai rencontrée place d'Armes, un peu éméchée, une bouteille d'eau-de-vie de cerises à la main. On était sur le point de terminer l'université. Elle m'a dit : « Je pars dans le Sud. » Si seulement elle l'avait fait. Il paraît que dans le Sud ils n'ont tué presque personne.

Mais elle est restée à Santiago. Elle était tombée amoureuse d'un garçon qui appartenait au Mouvement de la Gauche Révolutionnaire, un militant qui travaillait comme assistant social dans le Train de la Santé. Miguel, il s'appelait. Je m'en souviens parfaitement, car elle lui écrivait des poèmes d'amour et comme elle les oubliait – parce qu'on n'avait ni papier, ni crayon, ni moyen d'en avoir – les poèmes variaient lentement, ce n'étaient jamais les mêmes, mais ce qui revenait toujours, c'était ce prénom : Miguel, Miguel, Miguel...

« C'est presque mieux comme ça, disait-elle. La poésie, quand on la fixe sur du papier, elle perd quelque chose... Elle perd sa spontanéité. » Et moi, je me moquais : « Mais, Bergeronnette, quelle spontanéité peut avoir un sonnet ? » C'est ainsi qu'on tuait le temps, attendant qu'ils viennent nous chercher pour nous tuer.

On se passait aussi des recettes de cuisine. Elle m'a appris à faire le ragoût de poisson froid avec de l'ail, et moi, la pâtisserie espagnole de ma grand-mère : le baba au rhum, le pain perdu de Pâques, le massepain fourré aux cheveux d'ange...

Un jour, ils l'ont ramenée en sang, et avec un pied brisé : ils lui avaient tiré une balle dans la cheville. Elle dit que ça avait été par erreur, qu'il ne fallait accuser personne, qu'elle avait entendu, tout près, le coup de feu, que brusquement elle avait ressenti une brûlure, et qu'aussitôt ils s'étaient occupés d'elle. Une doctoresse était venue, qui lui avait bandé le pied, qui lui avait même donné un calmant, et ils s'étaient excusés.

Ils lui avaient promis qu'elle sortirait bientôt. Je ne sais pas si elle les croyait, mais on s'accroche toujours à l'espoir.

Dans le mur de la cour, il y avait une crevasse et, par le trou, elle regardait la lune pendant des heures et des heures. Elle disait qu'elle voyait les yeux de son père, son père qui lui souriait. Elle se rappelait la chaleur de ses genoux quand, enfant, il lui lisait un conte pour qu'elle s'endorme. Elle lui demandait